

Quand les jeunes apprennent à s'insérer dans les interstices de l'institution d'insertion

Regard ethnographique sur une Mission Locale

Rose-Marie Bouvet

Résumé

Le texte s'appuie sur une étude ethnographique menée pendant un an au sein d'une Mission Locale en France, organisme chargé de l'insertion socio-professionnelle des jeunes de 16 à 25 ans, qui connaissent des difficultés à trouver un emploi ou une qualification. Existant sous forme d'association locale depuis 1981 (rapport B.Schwartz), les Missions Locales font partie du service public de l'emploi. Leur personnel est composé de conseillers en insertion qui accueillent les jeunes sous forme d'entretiens individuels réguliers et proposent des actions d'orientation, de formation, d'emploi et des aides financières. Le texte montre comment les travailleurs sociaux utilisent des représentations sociales pour désigner les jeunes qui viennent à la Mission Locale, même si cette opération n'est qu'un point de départ à leur connaissance de l'individu qu'ils accompagnent, afin de faciliter leurs décisions et conseils d'orientation et d'aide. De leur côté, les jeunes apprennent de l'institution comment utiliser les réseaux et les professionnels de l'insertion, pour s'émanciper et développer leur autonomie, dans le meilleur des cas. Certains jeunes considèrent cette institution comme une première marche dans une prise en charge par l'assistance sociale. D'autres bricolent des stratégies de survie, mais parce qu'ils exercent leur possibilité de mettre du jeu dans une dynamique d'adhésion-exclusion avec une institution qui le permet, parviennent à se réconcilier avec l'idée d'insertion sociale et professionnelle.

Mots clefs: Mission Locale- représentations sociales- jeunes en difficulté- stratégies d'apprentissage des institutions

Abstract

The text is based on an ethnographic study for a year in a « Mission Locale », in charge of socio-professional integration of young people aged 16 to 25 who are experiencing difficulties in finding a job or qualification. Local Missions are part of public service employment in France. Their staff consists of consultants insertion hosting young as regular individual meetings and propose actions to orientation, training, employment and financial assistance. The text shows how social workers use social representations to describe young people who come to the Mission Locale, even if this is only a starting point for their knowledge of the person, to facilitate decisions and policy advice and assistance. For their part, young people learn how to use the institution networks and professionals, to emancipate and develop their autonomy, in the best case. Some young people consider this institution as a first step in a supported by social assistance. Others, because they exercise their ability to play with a dynamic membership-exclusion with an institution that allows, manage to reconcile with the idea of social and professional integration.

Keywords: Mission Locale-social representations, young people in difficulty, learning strategies institutions

Riassunto

Il testo è basato su uno studio etnografico condotto per un anno in seno ad una Missione Locale, organismo incaricato dell'inserzione socio professionale dei giovani da 16 a 25 anni che incontrano delle difficoltà nel trovare un lavoro o una qualifica. Le Missioni Locali che esistono come

associazioni locali dal 1981 (rapporto B. Schwartz) fanno parte del servizio pubblico per l'impiego. Il loro personale è composto di consulenti d'inserzione che accolgono i giovani attraverso colloqui individuali periodici e propongono azioni di orientamento, di formazione, di collocamento nonché contributi economici. Il testo dimostra come gli operatori sociali utilizzano rappresentazioni sociali per designare i giovani utenti delle Missioni Locali che accompagnano, in modo da facilitare le proprie decisioni e consigli di orientamento e di aiuto. Dal loro canto, i giovani imparano dall'istituzione come utilizzare le reti e gli specialisti dell'inserzione, nel migliore dei casi, per emanciparsi e sviluppare la loro autonomia. Certi giovani considerano quest'istituzione come il primo scalino nella presa in carico da parte dell'assistente sociale. Altri imbastiscono alla bell'e meglio strategie di sopravvivenza, ma proprio perché utilizzano la possibilità di sfruttare una dinamica di adesione/esclusione con un'istituzione che lo permette, riescono a riconciliarsi con l'idea d'inserzione sociale e professionale.

Parole chiavi: Missione Locale, rappresentazioni sociali, giovani in difficoltà, strategie di apprendimento delle istituzioni.

La recherche se situe dans le champ des trajectoires d'insertion des jeunes à travers un dispositif d'insertion spécifique, en France, les Missions Locales, chargées de l'accompagnement global des jeunes de 16 à 25 ans, déscolarisés et en difficulté d'insertion. Elle s'intéresse particulièrement aux représentations des acteurs professionnels chargés de cet accompagnement, représentations qu'ils se font des jeunes accompagnés et représentations de l'accompagnement idéal et réel.

Du temporaire au permanent, l'institutionnalisation d'un dispositif d'insertion

Les Missions Locales accompagnent depuis plus de 30 ans des jeunes de 16 à 25 ans en difficulté d'insertion, après avoir fait le constat (B.Schwartz, 1981) qu'il fallait une convergence au niveau local de tous les acteurs locaux (institutions, élus, entreprises...) pour aider les jeunes à "entrer dans la vie d'adulte". Cet accompagnement est déterminé par la loi: *"Toute personne de seize à vingt-cinq ans révolus en difficulté et confrontée à un risque d'exclusion professionnelle a droit à un accompagnement, organisé par l'Etat, ayant pour but l'accès à la vie professionnelle"*. (article L. 322-4-17-1)

Dispositif Prévu pour disparaître, une fois la "mission accomplie", selon la propre définition du dispositif, les Missions Locales se sont installées dans le paysage français, et sont désormais intégrées dans le service public de l'emploi (SPE) à côté de l'opérateur principal, Pôle emploi, (établissement public national), pour accueillir un public spécifique (les jeunes de 16 à 25 ans, peu ou pas diplômés, peu ou pas qualifiés). Organisées localement en associations, elles relaient les institutions d'enseignement et de formation, comme un sas entre l'école qui n'a pas joué le rôle d'intégration (n'a pas pu, n'a pas su) et une nébuleuse de centres de formation et autres acteurs sociaux spécialisés dans "l'insertion" que ce soit sur le plan de l'emploi ou de la formation professionnelle, ou encore sur les plans du logement, de l'argent, de la santé, de la mobilité...

Depuis 30ans, ces associations se sont institutionnalisées, selon le mouvement de

professionnalisation de l'éducation populaire et selon leur inscription dans des programmes de politiques de la jeunesse, de l'emploi et de l'insertion. Parties d'un projet ambitieux, celui de redonner de l'espoir aux jeunes qui « galèraient » pour entrer dans la vie d'adulte, en leur permettant d'être accompagnés dans leur effort d'insertion dans la société qui commençait à connaître le chômage de masse, elles sont aujourd'hui devenues des institutions qui gèrent des fonds publics, qui distribuent des aides financières aux jeunes, qui les orientent vers des centres de formation, qui jouent le rôle d'opérateur de placement en emploi, qui prescrivent des mesures pour l'emploi.

Souvent remises en cause sur leur efficacité à intégrer en emploi, ces associations, sont dépendantes de programmes (ex: CIVIS, ANI..) que leurs financeurs (Etat, Régions, Départements, communes, Europe-FSE) évaluent à l'aune de la « sortie en emploi durable » des jeunes accompagnés.

Organisées à un échelon local (bassin d'emploi), elles revendiquent une indépendance vis à vis des collectivités publiques qui de leur côté essaient d'en avoir une plus grande maîtrise¹, notamment dans le cadre de l'évaluation des performances en termes de « mise en emploi durable ». Les Missions Locales défendent la notion d'accompagnement global du jeune (logement, santé, mobilité, budget, formation, qualification, emploi..) qui fonde leur identité alors que les politiques publiques ciblent l'emploi comme premier indicateur de l'intégration des jeunes dans la société.

Faisceau d'ambivalences

Pensées au départ comme une mission temporaire, elles ont perduré à travers un faisceau d'ambivalences.

Premier exemple : peu à l'aise avec le monde de l'entreprise (malaise lié en partie à l'héritage de l'éducation populaire et de la représentation du capitalisme et de l'exploitation des travailleurs) et avec un fonctionnement assez éloigné de celui de l'entreprise (ne serait-ce que sur la question de la ponctualité par exemple), les Missions Locales sont beaucoup moins outillées pour intervenir sur le champ du recrutement que sur celui des dispositifs de formation.

Autre exemple: militantes du projet d'émancipation de la jeunesse, elles se veulent à son côté, de son côté et pourtant elles se retrouvent prises au piège de leur fonctionnement d'« adulte » face à la jeunesse. Lorsque de manière quotidienne, les jeunes viennent demander de l'argent, les conseillers évitent difficilement la représentation du jeune oscillant entre « gentille victime » ou « méchant rebelle ».

Autre exemple : elles ont développé une proximité avec les acteurs locaux de la formation, de l'insertion d'un territoire, mais également les élus (qui sont membres de leurs conseils d'administration), et si cette spécificité fait leur force, dans le même temps, elles peuvent se sentir piégées par le rôle qu'on voudrait leur confier: s'agit-il de remplir les places de formation des CFA et autres centres de formation?

Avec une bonne connaissance de tous les réseaux locaux et une certaine maîtrise des dispositifs, notamment des financements qui peuvent être mis en oeuvre pour aider les jeunes, les Missions Locales ont acquis une certaine légitimité à agir dans ce champ, en termes d'orientation et d'accompagnement des jeunes. Et il faut souligner le fait que les Missions Locales remplissent un rôle auquel d'autres institutions ont renoncé. Elles acceptent de se « coltiner » les jeunes en difficulté, et elles continuent de croire non seulement tous ces jeunes peuvent se sortir de la difficulté mais qu'elles sont en mesure de proposer une solution de sortie.

Les autres acteurs socio-professionnels reconnaissent leur capacité à tenir cette place dans le champ social, garante d'une relative paix sociale. Elles s'arrangent de cette responsabilité: assumer de s'occuper des jeunes dont la société ne sait que faire, aller au charbon quand il s'agit du chômage et

¹ Rapport Schlessinger, 2012

de la désespérance de ceux qui sont censés “avoir l'avenir devant eux”. Quant aux résultats obtenus, le doute subsiste, parce que nombreux dans la société sont ceux qui pensent que c'est mission impossible. Nombreux sont ceux qui attendent que “jeunesse se passe” pour qu'enfin le jeune prenne la mesure de ses responsabilités (de parent notamment) et décide de “se poser”. Il n'existe pas de consensus sur le fonctionnement du passage à un comportement adulte, entre ces représentations naturalistes et des conceptions plus culturelles (dimension initiatique, par exemple).

Dans quelle mesure les Missions Locales entretiennent-elles l'illusion sur leur capacité à émanciper la jeunesse de ses échecs et à canaliser le désir? Dans quelle mesure y parviennent-elles? Dans quelle mesure s'intéressent-elles à la réalité attendue? Dans quelle mesure se satisfont-elles d'un résultat minimum du type: « ce jeune va mieux »? Si parfois, ce constat fort modeste semble suffire au conseiller, c'est peut-être parce que les Missions Locales, de l'intérieur, malgré les attentes des financeurs, ne se regardent vraiment qu'à l'aune du fil du temps du devenir du jeune, dans sa singularité, et s'intéressent à ce parcours de manière unique, comme le ferait un parent pour son enfant, sans chercher à le comparer aux autres.

Par exemple, pour un jeune qui insulte et crache au visage des passants, perçu au départ comme souffrant (allant mal) plutôt que comme agresseur, le seul véritable indicateur de mesure de l'évolution est semblable à celui du soignant, (psychologue, psychanalyste, réparateur des maux scolaires, familiaux...), ce qui pourrait expliquer, entre autres, le décalage de vision des professionnels des Missions Locales avec les injonctions officielles qu'ils reçoivent,

Un jeune, qui change “de projet comme de chemise” est perçu comme inconstant, et l'indicateur de résultat consistera en une prise de conscience qu'il lui faut effectuer un choix, avant même qu'on retienne un critère de stabilité, cependant une tension existe entre les conseillers qui pensent que toute expérience d'emploi peut “être bonne à prendre” pour contribuer à déterminer un choix et les conseillers qui s'appuient sur leur connaissance de l'entreprise pour se méfier d'un échec professionnel susceptible d'inhiber de futurs projets d'intégration.

Dans tous les cas, c'est cependant cette attention au parcours qui constitue le réel indicateur pour les acteurs de l'insertion. Un parcours type est d'arriver à la qualification, à réussir ce que l'école n'avait pas permis, quel que soit le temps que prendra ce parcours.

Au delà des discours, l'observation participante pour recouper les données

L'apport de l'ethnographie, qui entre concrètement dans le vif du quotidien, prend le temps de dissiper les écrans de fumée de l'institution, de la dépouiller de ses « habits du dimanche », repose sur l'effort de compréhension (jamais totalement achevé!) au jour le jour, dans la multiplicité des situations et des points de vue, du comportement des gens avec et face à l'institution. Il s'agit d'un regard ethnographique appuyé sur une épistémologie de la complexité, empruntant à l'Interactionnisme Symbolique, l'idée de donner du sens aux interactions ordinaires, sur le terrain, entre les différents membres qui la composent. Ici, des conseillers en insertion et des jeunes. L'approche ethnographique ne permet pas d'évaluer l'efficacité des Missions Locales, elle s'intéresse à l'envers, aux stratégies des jeunes (comment se débrouillent-ils avec cette institution, comment s'approprient-ils ce dispositif créé pour les aider? Quelle est la nature de l'aide qu'ils viennent chercher?) et aux représentations des professionnels de l'insertion (comment perçoivent-ils les jeunes qu'ils accompagnent? Et l'accompagnement? L'aide? le parcours?)

L'ethnographie suppose un rapport quotidien d'observations consignées dans un journal de bord. Cet article utilisera des matériaux de cette écriture diaristique. Mais après plus d'une décennie de

travaux ethnographiques², je prends la liberté d'utiliser également des textes de rappers et autres auteurs de la « planète jeunes » que je « kiffe grave ³ » et dont il m'a fallu parfois apprendre « genre » le langage sans attraper le « seum ». Je renvoie à mes précédents travaux (notamment articles parus dans la revue de la SEE) pour un exposé méthodologique complet et étayé sur des théories reconnues⁴ pour valider ma démarche d'enquête.

Chercheur embarqué, l'ethnographe est un acteur avec sa propre subjectivité, et est confronté à l'analyse de ses propres implications. Je l'ai déjà décrit dans différents textes. Cette fois, je n'y échappe pas non plus, participation et observation mêlées, avec la posture d'une mission longue sur ce terrain, avec un poste en contact direct avec les jeunes et leurs conseillers, mais sans inscription définitive dans l'institution. L'observation et la description concernent une Mission Locale singulière, ce qui limite toujours l'ethnographie, cependant régulièrement les acteurs professionnels utilisent le mode de la comparaison, pour se situer et situer leur action par rapport aux autres Missions Locales, ce qui permet de les penser dans ce groupe d'appartenance, avec les ressemblances et différences qui les constituent (par exemple, des conseillers plus « militants » et des conseillers plus « technicistes », ou encore des bassins d'emploi plus structurés ou plus complexes)

Jeunes trublions, trouble-fêtes, troubles, troublés, troublants

Qui sont les jeunes qui fréquentent les Missions Locales? Les professionnels distinguent souvent ceux qui sont « dans les quartiers » (en ville) et ceux qui sont « dans les territoires » (à la campagne) mais on retrouve des catégories de représentations que se donnent les jeunes entre eux, et ensuite les conseillers, et si ces représentations peuvent s'assimiler à des clichés, il n'empêche qu'elles permettent aux professionnels d'échanger, de se comprendre entre eux, parce qu'elles fonctionnent comme des raccourcis évitant les longs discours, et parce qu'elles cristallisent des certitudes, des sortes de savoirs hors concept, utiles à la prise de décision. Bien que chaque cas soit analysé dans sa singularité, dans son unicité, ces représentations surplombent l'approche du conseiller comme une mesure de la difficulté.

-les "cassoc"⁵, les bolos⁶, les belous⁷, les "pas finis"

Ce sont classiquement les appellations que se donnent les jeunes entre eux, et qui désignent des jeunes en situation de primo-exclusion, échec à la socialisation première, l'école. Issus des filières de relégation scolaire, SEGPA, MFR voir EREA ou IME⁸, ils cumulent parfois des handicaps physiques/mentaux/psychologiques et/ou des stigmatisations familiales qui les ont conduits à considérer l'aide sociale comme une composante incontournable de leur vie. Ils ont parfois été pris

² Cf, entre autres textes, thèse de doctorat en 2000, chapitre 1 sur la méthodologie en ethnographie de l'éducation

³ « kiffer grave »: apprécier beaucoup. « genre »: cheville utilisée à l'excès par certains jeunes. « seum »: selon les circonstances, cela va de la rage à l'ennui

⁴ Interactionnisme symbolique, ethnométhodologie, analyse institutionnelle, et les réseaux anglo-saxons ethnography in education ou l'Association Américaine d'Anthropologie

⁵ « cassoc »: cas sociaux. En France, les personnes qui relèvent de l'aide sociale

⁶ En langage jeunes: viendrait de lobotomisé, celui qui va dans un quartier où il n'a rien à faire, comme un touriste égaré dans un quartier de dealers

⁷ Belou: origine incertaine, pourrait provenir de « plouc » en breton pour paysan illettré, et en d'autres cas renvoi à une idée de simplet, ignare

⁸ SEGPA: section d'enseignement professionnel adapté dans les collèges, MFR: Maison Familiale Rurale: enseignement agricole en alternance, EREA et IME: éducation spécialisée (pour différents troubles et déficits)

en charge dès l'enfance à la suite de leur(s) parent(s) eux-mêmes épaulés par les assistants sociaux et la normalité de ces jeunes vise la pérennité de cette prise en charge.

Ces jeunes que l'école n'a pas réussi à intégrer, à former, ont un besoin de réparation de leur rapport au savoir, parce que plus démunis encore que les autres pour comprendre la culture, pour affronter les défis de la société moderne, pour trouver une place. Ils sont la cible des politiques de l'emploi, et d'insertion, qui tentent de les former, les qualifier, leur donner des « compétences clés »⁹, reproduisant souvent, tout en voulant le contraire, la forme scolaire, ce qui génère un de fois de plus les mêmes résistances scolaires chez ceux qui « ne supportent pas d'être assis dans une salle de classe ».

- les protégés des missionnaires

On peut ajouter à ces demandeurs naturels de prise en charge, les jeunes migrants (Afrique ou Europe de l'Est, ainsi que les DOM, Mayotte en tête) qui arrivent, plus ou moins clandestinement ou issus de parcours catastrophiques, avec l'imaginaire de celui qui a connu les missionnaires. Ils arrivent démunis dans un nouveau système de repères, codes, et même la langue, qu'ils n'ont qu'en partie¹⁰ eu le temps d'intégrer, mais ils peuvent montrer leur docilité à l'institution qui vient à leur secours. Quoi de différent avec le dispensaire, le camp de réfugiés? Ils sont disposés à dire « oui » même lorsqu'ils pensent le contraire dès lors qu'ils croient que cela leur sera bénéfique, c'est l'héritage de décennies de colonisation, pas besoin de comprendre tout ce que dit le blanc.

- les abandonnés

Leur existence provient d'un vide institutionnel. Sortis de famille d'accueil ou de service de placement lors de leurs 18ans, ils n'ont que peu d'outils à leur disposition pour ancrer leur vie d'adulte et se retrouvent régulièrement dans les circuits marginaux et de la rue, reproduisant malgré eux ce qu'ont pu connaître leurs vrais parents. Parmi les SDF, ils forment le bataillon le plus irréductible et avec la libre circulation aux frontières, le plus internationaliste! Attachants parce qu'ils n'ont pas d'attaches et en perpétuelle recherche, ils sont prompts à brandir le drapeau de l'abandon dès lors qu'un conseiller s'avise de leur refuser une aide au prétexte de manquement au contrat d'insertion.

- les rebelles cassés

"Lost in America"(Alice Cooper) raconte le cercle infernal dans lequel certains jeunes sont enfermés: pas de travail car pas de voiture, pas de voiture car pas de travail, par exemple. Ils peuvent avoir connu parfois une première socialisation réussie, voire hyper normée (« c'est toujours comme ça, des enfants de gendarmes, de profs, de travailleurs sociaux » rapportait un conseiller) et puis ils ont refusé l'avenir tracé pour eux. Ils sont « tombés » à la rue ou dans la drogue. La difficulté avec eux semble être concentrée sur l'idée de fausse promesse de s'en sortir. Et souvent, c'est après avoir touché le fond (incarcération, hospitalisation) qu'un tiers peut agir. Avant, ils refusent l'idée même d'intégration avant la proposition d'aide et découragent leur entourage. Les travailleurs sociaux focalisés sur l'insertion sont démunis. « Ils replongent » disent-ils. Pourtant des dispositifs existent. Mais ces jeunes s'en méfient, dès lors que ce dispositif est suspect de leur proposer davantage que l'hébergement qu'ils demandent, ou le soin ou l'aide financière. Ils fuient

⁹ Appellation actuelle pour les formations aux savoirs de base (lire, écrire, compter, TIC...)

¹⁰ Ils ont bien intégré la logique Internet, que ce soit google maps grâce auquel ils se promènent dans leur lieu d'origine, ou facebook, ou des photos, adresses etc

tout ce qui ressemble à une tentative de récupération de leur révolte. Attendre que jeunesse se passe, casse ou trépasse?

- les rebelles explosifs

On les dit venus des quartiers. Ils ont une revanche à prendre, celle des nouvelles classes populaires, les « deuxième génération », avec la hargne, la tchatche, l'énergie de ceux qui rêvent d'un ascenseur social de star ou footballeur tout en ayant les mains dans le goudron ou le béton, avec la colère, les mots à vif, à cran, et leur salve, tu craches, tu rages, tu crashes ta zone sur la scène du rap tout en ayant que les murs à tenir:

*“J'ai pété les plombs, j'ai quitté l'école, si tu savais tout le mal que je garde,
j'ai fui les sonneries, les bruits de chaise,
moi j'cherchais d'autres richesses
du journal d'anne franck à celui d'bridget
j'ai jamais kiffé lire depuis qu'j'ai 12ans,
...c'est ma direction”¹¹*

- les stratèges consuméristes

Ils peuvent venir de toutes les catégories déjà mentionnées mais aussi d'horizons beaucoup plus intégrés, notamment les étudiants décrocheurs. Ils ont compris la tuyauterie de l'insertion et les bénéfices qu'ils peuvent en retirer. Ils naviguent entre compromis et alibis, comme lorsqu'ils étaient à l'école ou en famille, avec de bonnes excuses à leurs absences et parfois aucun scrupule sur leurs cv.

Ils ont compris et manipulent les rouages institutionnels. Ils arrivent : « J'ai un petit problème et j'ai besoin du FAJ¹² ». Puis ils déroulent leur histoire, longue, compliquée, sans issue. Le conseiller reprend ensuite: « on ne vous a pas vu depuis six mois », et approfondit le questionnement sur le budget, le projet, les revenus de l'environnement proche... Parfois le conseiller refuse de donner cette aide financière, et certains jeunes résistent: « mais d'autres conseillers donnent, mon frère dans la même situation a obtenu... » ou encore « quand on est en POP¹³, on se retrouve tous des jeunes de la Mission Locale, et on discute comment certains ont eu avec tel conseiller et pas tel autre ». De plus en plus, certains jeunes ont appris qu'il faut dire « c'est pour manger ». D'autres tentent de marchander leur implication et mettre en avant leurs efforts d'insertion: « j'ai fait des stages, j'ai fait des démarches pour le permis... » tout en soulignant que « ce n'est pas leur faute si ça ne marche pas », pour se rendre plus crédibles. Leurs stratégies sont d'autant plus rôdées qu'elles se collent sur les stratégies déjà bien expérimentées à l'école ou dans le monde de l'aide sociale « depuis dix ans que ma famille est dans le RSA¹⁴, je sais comment ça fonctionne ». Mais d'autres plus naïfs ou moins tenaces se lancent dans des stratégies beaucoup moins efficaces lorsqu'ils déclarent avec candeur: « je suis dans l'urgence parce que mes parents sont partis en vacances et j'ai dépensé tout l'argent. Et mon conseiller m'avait dit au début de l'été qu'il allait me verser mon CIVIS¹⁵ mais je l'ai pas reçu... »

¹¹ C'est ma direction, section d'assaut, 2012

¹² F.A.J.: fonds d'aide aux jeunes. Ce sont des sommes d'argent versées aux jeunes par le Conseil Général, sur prescription de la Mission Locale, pour des aides d'urgence, alimentaires, logement, formation, mobilité...

¹³ POP:plate-forme d'orientation professionnelle, dispositif d'insertion, financement Conseil Général.les jeunes sont rémunérés pendant la durée de cette formation

¹⁴ RSA: Revenu Social de Solidarité, qui a remplacé le RMI en 2008, un minimum social environ 500 euros mensuels

¹⁵ CIVIS: contrat d'insertion, assorti d'une petite rémunération en échange d'un accompagnement renforcé

- les épicuriens volages

Parmi ceux des jeunes qui ont appris à composer avec l'institution, ceux qui ont compris et maîtrisent le métier de "jeune en demande d'insertion", il n'y a pas seulement les stratèges consuméristes, qui détournent les codes institutionnels selon leur profit personnel. Moins cyniques aux yeux des adultes, on trouve les jeunes "irresponsables". Entre flemme, fêtes, et passions intenses et passagères, cette catégorie rassemble ceux dont l'attitude ravive tous les clichés des adultes ainsi que leurs propres souvenirs de jeunesse, mêlés d'émotions contradictoires, regrets, frustrations....au point d'engendrer un comportement ambivalent vis à vis d'eux.

Sans polémiquer sur les différences entre le jeune actuel et la génération précédente, qui est chargée de son éducation, quels changements? Il y a trente ans, l'expression était « glander », aujourd'hui elle s'est transformée en « tenir les murs », et on parle toujours de la flemme (rapgenius, 1995, ...). La "teuf" comme volet de l'expérience corporelle, sociale, sensorielle, reprend le schéma des rave-parties, festivals, "boums", bals et autres fêtes qui jalonnent l'histoire rituelle de la jeunesse, sur un mode contemporain, qui intègre les capacités techniques de la civilisation qui les a conçus. "Entrer dans le monde", c'est une donnée anthropologique. Chacun, en construisant son destin, est confronté à la nécessité de faire des choix, de composer avec l'instabilité : alors oui, volages, volatiles, avec des passions éphémères, intenses, les jeunes papillonnent, explorent le monde et les limites. Il ne s'agit pas de se poser pour devenir adultes, mais de trouver une solution acceptable pour inscrire cette instabilité et pouvoir vivre dans la société.

Ils fuient les institutions de la contrainte, celles du travail, celles du social, qu'elles soient dans l'injonction au projet, ou dans la traque à la motivation. Ces jeunes volatiles s'inscrivent à des ateliers pour apprendre à faire un cv, ou visiter une entreprise, et puis ils oublient, ou ont un empêchement ("la grand-mère malade"...) et désertent régulièrement l'institution. Comportement habituel du jeune, disent certains, considérant le jeune comme une espèce à part, qui changerait d'avis sans arrêt, qui ne saurait ce qu'elle veut, tandis que d'autres proposent des interprétations moins naturalistes. Mais pour ces déserteurs de l'insertion, la jeunesse n'est pas un trouble.

Et puis il y a les nombreux jeunes sans problème autre que celui d'être un peu perdus au moment d'entrer dans "lemondedesadultes" et qui sont souvent qualifiés de volontaires, motivés dans leurs démarches de recherche de formation ou d'emploi, qui adhèrent au projet institutionnel d'accompagnement, et qui finalement sont le public en adéquation avec les représentations des conseillers, ceux pour lesquels il est possible d'envisager puis visualiser une réussite d'insertion.

L'accompagnement des jeunes appuyé sur des représentations d'adultes

Comment répondre à la demande de tous ces jeunes? Comment les aider dans leur insertion, lorsque l'on est un adulte professionnel de cette institution? Comment arrive-t-on à croire que l'accompagnement (et lequel) est une solution pour y arriver? Comment à partir des représentations adultes telles que détaillées précédemment, à propos du comportement des jeunes, les professionnels de l'insertion (ces "bricoleurs de l'invisible"¹⁶) peuvent-ils espérer, sinon infléchir ces trajectoires de l'échec au moins recadrer ces papillons vers un projet? Comment arrivent-ils à convaincre les jeunes qui pour certains "veulent travailler dans tout et n'importe quoi" à aller vers "un projet réaliste validé, un désir de qualification, un souhait d'emploi durable"? Comment

¹⁶ LABBE P., *Les bricoleurs de l'indicible. De l'insertion en général, des missions locales en particulier*, tome 1, Rennes:Éditions Apogée

arrivent-ils à continuer de croire et poursuivre leur mission d'insertion malgré l'absentéisme des jeunes (absentéisme évalué à environ 50% des rendez-vous proposés)

*“Il ne s’agit plus d’éduquer, de redresser, d’imposer une conduite à un acteur qui serait passif, comme cela l’était dans la période où la pauvreté était présentée comme résiduelle. Désormais, comme le soulignaient les travailleurs sociaux de cette période et le soulignent ceux d’aujourd’hui, leur « travail consiste à faire réfléchir les gens sur leurs possibilités de faire coïncider leurs ressources et leurs potentialités avec leurs rêves » (Thalineau, 2002). Dans le cadre d’une relation inégalitaire, les travailleurs sociaux cherchaient, et cherchent encore aujourd’hui, à rendre la personne « actrice » de sa propre destinée par un travail d’accompagnement à « l’autonomie »”.*¹⁷

Du : “Il faut laisser les jeunes vivre leur désir, croire aux rêves auxquels on a renoncés” au : “il faut attendre que jeunesse se passe”, avec des degrés divers de représentation sur une échelle qui va de l'enfant/jeune victime à protéger, au méchant jeune qui veut prendre la place de l'adulte, l'accompagnement à l'autonomie est fluctuant: il s'appuie sur les représentations. Les catégories citées plus haut sont une illustration de quelques unes de ces représentations, et l'accompagnement se “cale” ensuite sur les expériences qui égrènent le parcours du jeune, ou plus exactement ce qu'il en retrace à son conseiller. Ces compte-rendus déclaratifs sont complétés par les autres acteurs qui entourent le jeune, les parents, les éducateurs, les formateurs des dispositifs d'insertion (ex: POP, cité plus haut), des centres de formation, des tuteurs pour les jeunes en apprentissage, tous ces “partenaires” qui tiennent un bilan de leur action. Ces bilans diffèrent selon la nature et la durée de l'action. Un bilan tri-partite plus formel peut avoir lieu après une action de formation par exemple, alors qu'une rencontre avec un “parrain” donnera lieu à un compte-rendu plus informel. Les conseillers peuvent avoir un retour bref: “ton jeune n'est pas venu à l'info coll lundi, il a dit qu'il était encore en week-end”. Tous ces détails de l'aventure que constitue un parcours d'insertion sont ainsi minutieusement enregistrés par le conseiller et construisent la relation qui s'élabore sur du temps long. Les comportements des jeunes, au long des demandes et des actions mises en place, réalisées ou échouées, induisent des pratiques éducationnelles bienveillantes qui varient : parfois autoritaires (plus ou moins douces), parfois seulement empathiques ou patientes.

On retrouve également les mêmes clichés à propos des pauvres et des postures du travailleur social. Chacun sait qu'il est plus facile d'aider ceux qui possèdent des codes sociaux et culturels proches. Alors que les Missions Locales avaient comme coeur de cible les jeunes les plus démunis en termes de niveau scolaire et de qualification notamment (cf première catégorie), il peut être parfois plus gratifiant, plus confortable, pour des conseillers (recrutés souvent à un niveau supérieur à Bac+2) de répondre aux sollicitations de jeunes plus proches de leur profil identitaire (étudiants décrocheurs, par exemple). Le projet institutionnel est d'ailleurs régulièrement remis en question de l'intérieur par les conseillers: “mais on sait qu'un jeune avec le bac peut se retrouver dans une grosse galère”...

Tout travailleur social réagit aux représentations que sa propre subjectivité a créées (militance, engagements, enfants...), et que sa propre pratique conduit à privilégier des formes d'action plus ou moins empathiques, compassionnelles, répressives ou de négociation. Cette tendance est renforcée par le fait que chaque conseiller opère le plus souvent seul, et en général reste seul responsable de ses décisions (“je choisis d'accompagner qui je veux”) alors que la hiérarchie se range derrière les sources de financement (“nous ne sommes payés que par les programmes du FSE, CIVIS....”) et par conséquent, elle tente aussi d'exercer une pression sur les conseillers à l'aide du levier des indicateurs de sortie (seuls comptent les chiffres de sortie en emploi durable, emploi de plus de six

¹⁷ Insertion sociale et professionnelle des jeunes vulnérables, Muniglia V., Thalineau A., Politiques sociales et familiales, n°108, juin 2012

mois). De leur côté, face à cette injonction, les acteurs de terrain essaient de préserver la philosophie de leur action.

Les conseillers ont des certitudes sur qui accompagner et comment. Mais ils ne sont pas tous d'accord sur la pertinence de telle ou telle action: "est-ce que dire oui pour cette aide financière, c'est aider le jeune ou non?". Chacun fait également avec sa propre tolérance à l'affrontement: "si je lui dis non, il ira voir un autre conseiller" et ses propres principes éducatifs: "dire non, c'est apprendre à construire la frustration". Différents auteurs¹⁸ ont décrit les multiples définitions que les acteurs attribuent à la notion d'accompagnement tout en relevant le consensus autour de la pertinence de l'accompagnement comme levier d'efficacité entendue au sens de "réussite de parcours", ou encore "insertion durable".

Réalité du parcours et mythe du projet

Du point de vue des professionnels de la Mission Locale, l'accompagnement est bien réel: les entretiens individuels, de durée variable selon le motif de la rencontre, s'échelonnent parfois sur plusieurs années. Les jeunes se sentent accueillis, repérés, suivis. Ils se sentent reconnus. Certains jeunes sont connus pour solliciter l'institution essentiellement en fonction de leurs besoins pécuniaires, d'autres s'inscrivent dans une démarche d'insertion, plus ou moins longue, et sur des problématiques différentes selon les moments. Les conseillers savent "où en sont les jeunes qu'ils accompagnent", et détiennent un savoir commun sur une "bonne pratique d'accompagnement", sur un parcours d'insertion, notamment en se référant à des étapes archétypiques, l'étape la plus couramment évoquée étant celle de la validation de projet professionnel. Ils mettent en place des "objectifs partagés", des actions à réaliser dans l'intermédiaire des entretiens au cours desquels ils en dressent le bilan ("on fait le point", comme en navigation). Les conseillers construisent une connaissance du jeune alors moins soumise à leurs primo-représentations, même si elle reste un mélange intuitif dans lequel la subjectivité n'est pas niée, mais comme "tenue en laisse".

Ainsi, un conseiller pourra dire "*je ne le sens pas au travail*" en parlant d'un jeune qu'il ne positionnera pas sur une offre d'emploi, ou qu'il ne mettra pas en contact avec un employeur, en s'appuyant sur l'analyse du comportement général du jeune au cours des entretiens déjà réalisés. Le point de vue du jeune peut être contradictoire, ce qui renvoie le dispositif d'accompagnement Mission Locale, à la situation intermédiaire qu'il occupe dans l'univers social, un dispositif qui a conservé le fonctionnement relationnel très souple de l'éducation populaire, en opposition du fonctionnement de la sphère du travail: "*je suis en retard lorsque j'ai rendez-vous avec le conseiller de la Mission Locale, mais c'est différent pour un emploi, là je suis à l'heure*".

Afin de prendre de la distance avec ses représentations subjectives, le conseiller s'appuie sur une méthodologie où la notion de projet occupe une place centrale. La distinction fondamentale s'opère entre "jeunes sans projet validé" et "jeunes avec projet validé". Ainsi, une proposition d'accompagnement dans l'emploi ne se fera qu'avec des jeunes "qui ont validé leur projet", au motif que ceux-là sont crédibles auprès des entreprises et qu'ils ne feront pas faux-bond à la première difficulté. Cependant, même si cette vision reste dominante et même si la notion de "projet validé" semble parfois fonctionner comme un dogme, tant elle a été soumise à l'épreuve des faits, certains conseillers opposent une autre vision, aussi pragmatique, sur l'incapacité de "leurs" jeunes à construire un projet "au-delà du mois qui vient". Ainsi, le circuit "se former-se qualifier-trouver un

¹⁸ Divay S., Balzani P., Analyse des pratiques professionnelles d'accompagnement des chômeurs, Rapport de la DARES, 2008

emploi” ne peut pas être respecté, et d'ailleurs, la dernière mesure pour l'emploi des jeunes, mise en place par le gouvernement en novembre 2012, les “emplois d'avenir” vise ce public, sorti sans qualification du système scolaire et qui parfois refuse de s'approcher de toute forme scolaire, en essayant d'introduire, à partir d'un emploi durable (trois ans, temps plein) un réaccrochage vers l'idée de formation.

Afin de se distancier de ses représentations personnelles, le conseiller s'appuie alors sur des expériences, des tentatives, des mises à l'épreuve: “*Je vais tester ce jeune d'abord sur des missions courtes*”, développant ainsi une véritable praxéologie destinée à faire prendre conscience au jeune des possibilités multiples de sortir de la logique répétitive des pratiques d'échec. En ce sens, il assume une posture éducative originale, différente des postures éducatives habituelles fondées sur une dominance de transmission de savoirs, compétences, valeurs, en faisant de l'écoute un instrument d'émancipation de la parole du jeune. C'est bien en laissant de la place à l'expression du jeune que le conseiller participe à la construction morale de l'autonomie. L'exacerbation de la problématique de la “place” s'avère opérative pour ces professionnels de l'insertion, dans ce contexte de la jeunesse: changer de place, c'est accepter de perdre sa place pour en trouver une autre. On pourrait épiloguer sur le syndrome de Peter Pan, mais sans avoir besoin de cette théorisation, les travailleurs sociaux analysent les situations en termes de place, et c'est en ce sens que les situations jugées les plus difficiles le sont pour une raison de “place initiale”: les orphelins ou ceux que l'on nomme selon un curieux paradoxe: les “enfants placés” (en famille d'accueil) sont parmi l'ensemble de la population de jeunes connus à la Mission Locale, ceux pour qui le parcours d'insertion s'avère souvent plus chaotique que celui des autres, qui ont déjà pu construire, enfants, une place au sein de l'institution familiale.

Le point de vue des jeunes

Si le point de vue du conseiller (qui reprend la conception institutionnelle) s'attache à la notion d'accompagnement global, le point de vue des jeunes sur cette relation dyssimétrique privilégie d'autres termes: “le conseiller qui me suit” correspond à la formule la plus utilisée. De fait, le conseiller est un adulte qui au sens littéral n'est pas un compagnon de route du jeune, il ne partage ni le quotidien ni même la culture des jeunes et ne passe pas sa vie au milieu de la tribu, pour reprendre ici la figure traditionnelle du missionnaire. La frontière est installée, même si de jeunes conseillers fluctuent quant aux positions à tenir (sur des questions de vouvoiement/tutoiement ou de prolongation des rencontres lors de soirées festives, par exemple), elle se nomme “avoir une posture professionnelle”. Le sens différent que le jeune attribue à la notion, est salutaire et lui permet de ne pas étouffer dans une relation duelle qui pourrait basculer vers un contrôle total, tant ce qui peut se jouer au cours d'un entretien ressort de l'intime. A vouloir se démarquer du schéma groupal scolaire, en fondant l'essentiel des relations sur l'entretien individuel, la Mission Locale accentue la dimension de l'aveu, restaure le modèle de la confession, ou celui de la clinique, situant l'adulte du côté du bon parent ou du directeur de conscience ou du soignant au chevet du jeune.

Stratégies de désertion

Parmi les stratégies d'évitement de ce risque de contrôle total, les jeunes ont développé des capacités à “passer entre les mailles du filet”, à jouer entre les contradictions de l'institution, par exemple en demandant des rendez-vous pendant les congés de leur conseiller référent, en essayant

d'obtenir avec l'un ce qui fut refusé par l'autre. D'ailleurs, on pourrait s'étonner de la double interprétation que l'on peut faire de ces tactiques, selon que l'on regarde du côté d'une morale ou du côté du développement psycho-sociologique de l'adolescent: le manque de respect vis à vis de l'adulte versus l'émancipation du jeune qui ménage son propre intérêt. Il faut alors reconnaître que les contradictions institutionnelles participent aussi (mais à quel degré?) du travail d'autonomisation qui reste le principe de ce type d'institution.

Dans le même ordre d'idées, le "mille-feuilles" que constitue le champ de l'insertion ("mille-feuilles" comme empilement de dispositifs, dénoncé dans les rapports d'évaluation, y compris le dernier rapport de la Cour des comptes) procure au jeune en demande d'insertion ("JDI") une friche où il peut bricoler son destin, au sens de M.De Certeau, un lieu mouvant, non défini où il occupe le terrain "entre les institutions". Lorsque les conseillers s'instaurent guides du maquis de l'insertion et apportent un éclairage sur les divers moyens de sortir des pièges (endettement, logement, santé, assurance, formation, emploi...), les jeunes apprennent à se débrouiller avec le paysage qui se présente à eux, et la reconstruction d'une linéarité de parcours (logique d'une insertion de plus en plus solide) commence parfois par la reproduction inconsciente du phénomène de décrochage institutionnel.

En effet, pour "atterrir" à la Mission Locale, il a fallu d'abord un premier décrochage plus ou moins catastrophique, ou revendiqué violemment, décrochage scolaire, familial, social... vécu comme une impasse, au point de demander de l'aide à un organisme d'insertion. Aide alimentaire, aide d'urgence parfois, ou aide à se réorienter.... Certains jeunes adhèrent immédiatement et se disent "remis sur les rails". On observe que beaucoup d'autres essaient un projet, puis un autre. Les adultes les disent volages, volatiles, versatiles : "ils ne savent pas ce qu'ils veulent". Les adultes s'inquiètent de la spirale de l'échec. Or, c'est plutôt le contraire que les jeunes sont en train de tester: en s'autorisant à utiliser l'espace entre les institutions, à profiter du jeu qui existe entre elles, au double-sens mécanique et politique de ce terme, pour expérimenter leur propre jeu, ils peuvent rejouer en moins grave la scène du primo-décrochage, et de ce fait construire, apprendre comment le mettre à distance. Cet apprentissage tactique¹⁹ est entaché de manipulation et les représentants de l'institution peuvent avoir l'impression que le jeune joue sur les deux tableaux: "il dit qu'il n'a pas de revenu pour obtenir un FAJ mais il touche du chômage", mais il peut être interprété comme une manière d'acquérir une forme d'autonomie. Ces jeunes agissent sur les institutions, en les fuyant puis en les rattachant tour à tour, et ce faisant, entament un processus d'appropriation de la notion d'institution. Par exemple, ils traversent une période où ils refusent de rembourser une dette (Impôts, Pôle emploi...), puis prennent conscience de conséquences et viennent trouver un appui pour négocier une procédure de réparation (remise gracieuse, échéancier de remboursement) qui les inscrit à nouveau dans la norme sociale.

Un apprentissage malgré tout

Cette démarche d'apprentissage leur permet de se constituer un capital d'expériences, de points de vue, de conduites à tenir face aux professionnels de l'insertion, de la formation, ou de l'emploi, capital qui participe de leur émancipation, à ceci près que cette émancipation doit être en mesure de persister au-delà de la seule sphère de l'insertion. Sinon, ce ne sera qu'un apprentissage de la débrouille, qui produira des experts de l'assistance sociale, résignés à traverser les dispositifs qu'on

¹⁹ M. De Certeau oppose "tactique" et "stratégie", la stratégie étant l'apanage des acteurs qui possédaient un lieu propre, un lieu de pouvoir, les autres étant dans le bricolage de tactiques. Pour ce texte, l'usage du terme de stratégie est référé à l'Interactionnisme symbolique, notamment chez P. Woods, et au réseau ethnography-in-education

leur propose tout en attendant l'âge vingt-six ans pour "passer au RSA", comme leurs parents. Ils ne seront alors que les résultats d'une production institutionnelle de l'exclusion.

On pourrait parler d'un accompagnement malgré soi, puisque les conseillers participent aussi de ce maquis institutionnel, dans lequel les jeunes apprennent à exercer leur puissance de bricolage sur le monde réel, en parallèle de leur réel grandissement et prise de conscience de leur force, celle de la jeunesse, avec l'exaltation de sentiments de puissance que peuvent par exemple, leur conférer un concert de heavy metal ou une défonce... Ces failles du système permettent que les jeunes trouvent la force d'affronter plus facilement la société des adultes, si en plus, ils arrivent à se procurer des ressources dissociatives du côté de la "culture jeunes", nécessaire pour se démarquer des générations précédentes.

La figure du conseiller apparaît alors davantage comme une "borne vigilante" (plutôt qu'un passeur ou accompagnateur, qui correspondent aux habituelles métaphores d'auto-description), placée sur le parcours d'orientation des jeunes, comme un repère à consulter en cas de besoin lors de leurs pérégrinations ainsi qu'un rappel du maillage social qui donne la mesure de l'indice d'émancipation.

En somme, la mission reste modeste, si on la rapproche de l'ambition de départ, et de la croyance en l'efficacité démultipliée par une convergence de tous les acteurs pour mener la lutte de l'insertion des jeunes. Trente ans après leur création, les Missions Locales existent toujours, rappelle B.Schwartz. Et même leur utilité ne correspond pas exactement à ce sur quoi elles sont évaluées, elles représentent pour les jeunes, un espace intermédiaire qui autorise du jeu entre les attachements rejetés d'hier et les inscriptions attendues de la société adulte. Plus que les efforts qu'elles déploient pour insérer les jeunes, c'est dans ce creux institutionnel que réside leur intérêt : une médiation flottante où se redessine continuellement ce que G.Lapassade nommait l'entrée dans la vie²⁰.

Notice biographique

Docteur en Sciences de l'Education (2000). Membre du Directoire de la Société Européenne d'Ethnographie de l'Education depuis 1999, puis membre de la SIE. Chercheur associé au Laboratoire d'Anthropologie et Sociologie, (actuellement CIAPHS), à l'Université Rennes2 (France)

rose-marie.bouvet@wanadoo.fr

Bibliographie

Bouvet RM., (2012), Pôle Emploi et les chômeurs, une ethnographie de l'intérieur. Paris : L'Harmattan.

Bouvet RM.,(2007), « Enjeux de la comparaison internationale en ethnographie de l'éducation », *Revue Ethnologie Française*, n°4, 2007, Anthropologie de l'école, p.689-697

Becker H., (2009), *Comment parler de la société*, Paris: La Découverte.

DARES, (2011), *L'activité des missions locales et PAIO en 2009*, Paris: collection DARES Analyses-DARES Indicateurs, n° 026-2011.

Labbé P.,(2003), *Les bricoleurs de l'indicible. De l'insertion en général, des missions locales en particulier*, tome 1, Rennes:Éditions Apogée

Prevost JB., (sept.2012), Avis du Conseil Economique Social et Environnemental, *L'emploi des jeunes*, Paris; Editions des Journaux officiels, La Documentation Française.

Schwartz B., (1994), *Moderniser sans exclure*, Paris: La Découverte.

²⁰ Lapassade G., *L'entrée dans la vie*,Ed.Minuit, 1963, Paris